Travail juif, travail arabe durant la première vague d'immigration

Jewish And Arab Labor in First-Wave Immigration

Jean-Marie Delmaire

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/13289>

DOI : 10.4000/cdlm.13289

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 169-187

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Marie Delmaire, « Travail juif, travail arabe durant la première vague d'immigration », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 27 novembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13289>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2021.

© Tous droits réservés

Travail juif, travail arabe durant la première vague d'immigration

Jewish And Arab Labor in First-Wave Immigration

Jean-Marie Delmaire

- ¹ La lutte pour imposer le « travail hébreu » à la place de l'exploitation de la main-d'œuvre arabe bon marché constitua une des formes d'action les plus virulentes et les plus controversées en faveur d'un secteur économique juif dans la Palestine sous mandat anglais. Anita Shapira a consacré un ouvrage remarquable à ce problème. Cette lutte est présentée comme l'héritage idéologique de la deuxième vague d'immigration (*aliyah*), celle des jeunes Russes et Polonais tels Ben Gourion, Ben Zvi, politisés, organisés... et ignorants des réalités de la Palestine ottomane. Le programme du parti le Jeune Ouvrier, qui date de cette époque, s'ouvre sur la revendication suivante : « conquête par les Juifs de tous les secteurs professionnels dans le pays ». De fait, la bibliographie qu'a consacrée Mordechai Shanir à la question du « travail hébreu » commence avec la polémique que lance sur ce sujet l'écrivain Ben Yéhoudah dans son journal *Hasquafah* en 1906. La conquête du travail est donc présentée comme un sursaut national face au laisser-aller de la première *aliyah* (1882-1904) et de ses 28 colonies, où les colons auraient découragé les ouvriers juifs en donnant la préférence au travail arabe et retardé ainsi la construction nationale. Avant d'accepter cette vision des choses, il paraît nécessaire d'étudier de façon complète les rapports entre Juifs et Arabes dans l'économie de la première *aliyah*, en tenant compte des colonies et du secteur urbain. Or, une telle étude n'existe pas, si l'on excepte les remarques d'Y. Roi dans une étude générale inédite sur les rapports judéo-arabes, et une analyse fouillée du même sur la colonie Rehovot et ses voisins arabes¹. La littérature abondante sur la première *aliyah*, les archives des sociétés impliquées et de personnalités intéressées par la question du travail (l'écrivain Ahad Ha'Am, les recteurs de l'école technique de Jérusalem, Béhar et Antébi) contiennent de nombreux renseignements sur la question, ainsi que la presse de l'époque.

- 2 Pour comprendre les relations économiques d'échange, d'exploitation ou de concurrence qui s'instaurent durant cette période, il faut tenir compte de plusieurs faits :
- 3 - La stagnation des villages arabes, d'abord, endettés et chargés d'impôts, la baisse du pouvoir des chefs de villages et de tribus et l'émergence d'une élite urbaine, par l'administration, le commerce et les affaires.
- 4 - Les clivages internes à la population juive, entre séfarades et ashkénazes, mais surtout entre « vieux Yishuv » (population ancienne) et « nouveau Yishuv » ; l'un a immigré depuis longtemps, pour des raisons religieuses ; l'autre insiste sur la solution économique et même politique que constitue l'immigration. Cependant l'opposition n'est pas totale : l'idée de « productivisation » se répand dans le vieux Yishuv urbain, et la majorité des nouveaux immigrants sont venus aussi pour des raisons religieuses. Les deux groupes réclament la préséance, car les religieux ont fondé Petah-Tikvah en 1878 alors que des investisseurs russes fondaient Rishon leZion en 1882.
- 5 - Le Nouveau Yishuv est lui-même divisé en plusieurs groupes, qui s'opposent sur la question du travail : le baron de Rothschild finance la moitié des colonies et oriente l'exploitation vers la viticulture et les cultures expérimentales, plantes à parfum, mûriers, tabac, cassie, fruits. Ces colonies se caractérisent par une couverture financière importante, un investissement total supérieur de 20 fois à l'ensemble des autres, mais aussi par une administration lourde et autoritaire, et une structure hiérarchique rigide où les ouvriers sont plus proches des journaliers arabes que des colons. Des sociétés diverses d'investissement ou d'immigration soutiennent, souvent avec difficulté, les autres colonies où vivent surtout des Russes ou des Roumains, mais aussi des Juifs du reste de l'Europe et même des États-Unis, ainsi qu'un certain nombre de Juifs du pays. Beaucoup de ces colonies végètent, mais les motivations nationalistes soutiennent les colons, épaulés par le mouvement des Amants de Sion dont le centre est à Odessa.
- 6 - Enfin, malgré le slogan du retour à la terre, la majorité des immigrants s'installent en ville, à Jaffa ou à Jérusalem, et certains d'entre eux collaborent avec la nouvelle élite urbaine orientale en formation à cette époque : écoles, banques, transports, petites industries constituent les lieux de rencontre principaux².
- 7 Sur le plan économique, on peut diviser cette époque en quatre périodes très différentes : après des débuts catastrophiques, les colonies se développent grâce au baron de Rothschild qui leur donne une assise imposante mais artificielle. La ruée de sociétés d'Europe de l'Est, capitalistes ou populaires, permet d'établir un réseau parallèle de colonies qui accueillent aussi des immigrants individuels ; la fermeture des frontières aux Juifs russes entraîne des difficultés pour ces dernières colonies ; enfin, l'abandon du soutien direct par le baron de Rothschild et le transfert à une société chargée de les rentabiliser, la JCA (*Jewish Colonization Association*), rend dramatique le sort des ouvriers à un moment où beaucoup de Juifs des villes arrivent sur le marché du travail.

Le problème économique

- 8 Si tous les fondateurs de colonies de la première *aliyah* sont d'accord sur la nécessité d'une régénération du Juif par le travail, et en particulier par le travail agricole, au

point de refuser les implantations industrielles, il y a loin des rêves de Zunser dans son chant *Di Soche*⁹ (« dans la charrue se trouve la bonne fortune, / le vrai bonheur de la vie ») à l'embauche majoritaire, et *a fortiori* exclusive, d'ouvriers agricoles juifs dans les colonies. C'est pourtant le vœu des idéologues du mouvement comme du baron de Rothschild, mais il se heurte aux chiffres : l'ouvrier juif gagne environ 9 grush (1,50 franc), parfois six ou sept, ce qui constitue un salaire de 15 à 30 % supérieur à celui des Arabes, mais il travaille moins longtemps dans la journée, avec des pauses plus fréquentes. Comme il est journalier, il ne travaille que quinze à dix-huit jours par mois, environ neuf mois par an. Certains, rares privilégiés, touchent plus : 2 francs dans un domaine de Hadera, dans des conditions sanitaires difficiles, 3 francs pour des travaux spécialisés à Rishon LeZion (caves). Durant les grands travaux, les salaires des Arabes sont parfois plus bas, quand des villages entiers affluent pour travailler : 4 piastres (= 4 grush) pour les hommes et trois pour les femmes à Zikhron Yaakov. Le travail des enfants est courant : quand le Baron se lance dans des expériences sur la cassie, les fillettes arabes refusent la cueillette car la paie au kilo leur rapporte 0,20 franc par jour ; elles préfèrent travailler avec leurs parents au mortier, où elles peuvent gagner 0,50 franc⁴.

- 9 Les premiers pionniers, les « Bilu », qui exaltent la bonne souffrance du travail sur la terre maternelle retrouvée, sont cependant obligés de s'accorder de nombreuses pauses et travaillent deux heures de moins que les Arabes. Ils bénéficient cependant d'un supplément de salaire de 0,50 franc au titre de la charité envers les émigrants juifs.
- 10 Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions de nombreuses équipes de journaliers arabes dans les colonies, surtout durant la période faste de 1887 à 1892 où le défrichement de ces domaines, le début de la viticulture et la construction du chemin de fer obligent à recourir à des travailleurs d'Égypte, faute de main-d'œuvre locale suffisante. Celle-ci afflue pourtant : 4 piastres constituent un salaire de misère, pour l'Européen, mais pour le fellah elles valent mieux que la misère tout court. C'est ainsi que Petah Tikvah emploie 1 500 ouvriers arabes, munis d'un carnet de présence, sans compter ceux à qui l'on a affermé des terres inexploitées par les colons, Zikhron Yaakov en a 1 000, et 200 Juifs au moment de la plantation des vignes. À Hadera, même

au plus dur des débuts misérables, 40 Arabes travaillent. Quand le Baron donnera des crédits pour y assécher les marais, 50, puis 300 et enfin 700 Arabes travailleront dans les marécages maudits : 100 y trouveront la mort. Si la Galilée est plus hospitalière à l'ouvrier juif, Rosh Pinah compte cependant 300 ouvriers arabes jusqu'à ce qu'un ordre de Paris ramène leur nombre à 150 ; Yeso haMa'alalah 32 colons, et 50 familles de *haratin* arabes (saisonniers payés en nature)⁵.

- 11 L'évaluation du nombre d'ouvriers agricoles juifs est difficile : ils sont soumis aux mêmes aléas que les journaliers arabes, tels qu'ils apparaissent dans le tableau des équipes de travail de Zikhron Yaakov. L'embauche quotidienne dépend du travail à effectuer et du temps qu'il fait. Comme les ouvriers juifs acceptent plus difficilement cette incertitude, ils changent souvent de colonie. En 1891, Y. Eisenstadt évalue leur nombre à 800, chiffre inférieur à la réalité, car 1 000 passent à Rehovot seule, où 700 obtiennent un contrat pour toute la saison, statut supérieur à celui des autres colonies. Beaucoup repartent vite vers la Russie ou les USA. Avec la fin des travaux de Rehovot, une partie des restants passent à Hadera, où le travail est plus dangereux. En avril 1893, il reste seulement 20 ouvriers à Rehovot et un total de 500 en Palestine. Ce chiffre tombe à 300 en 1894, dont 30 en Galilée. La première enquête précise est celle de Komorov en 1900, qui dénombre 332 ouvriers agricoles et 200 à d'autres travaux (caves). Avec leurs familles, le total est de 1 600 personnes. À la fin de la première *aliyah*, ils ne sont plus que 270⁶.
- 12 Le coup d'arrêt à l'immigration en juillet 1891 cassa la spéculation foncière et empêcha l'arrivée de nouveaux travailleurs juifs ; la fin du chemin de fer Jaffa-Jérusalem ramena vers les colonies la main-d'œuvre arabe après 1892⁷. Ceci explique que la situation des ouvriers se détériore surtout à partir de 1893, et que dès lors leurs défenseurs posent le problème de la solidarité juive et de l'emploi prioritaire des Juifs.

En ville

- 13 La situation des ouvriers agricoles a polarisé l'attention des contemporains et des chercheurs, alors que celle des travailleurs des villes n'a donné lieu à aucune étude jusqu'ici. Or, si la Palestine à l'époque est encore moins urbanisée que la Syrie, sa population juive habite en masse dans les villes : 30 000 Juifs du Vieux Yishuv et 25 000 du Nouveau Yishuv et entraîne une croissance urbaine rapide, en particulier à Jérusalem et à Jaffa. Les terres impériales de la périphérie urbaine de Jérusalem sont transférées à la municipalité, ce qui facilite les constructions et entraîne une spéculation foncière intense.
- 14 Le problème du travail productif est soulevé avant l'immigration de 1882. L'idée fait son chemin à partir de 1840. Vers 1870, on recense 1 932 artisans et boutiquiers à Jérusalem, dont seulement 503 Juifs, alors que ceux-ci sont majoritaires dans la population. Nous y lisons en filigrane les anomalies de cette communauté âgée : 66 fabricants de cercueils contre 20 chez les non-juifs ! À côté du maintien de monopoles anciens, comme le travail de la soie et de l'étain, le change de monnaie, apparaissent des branches d'activité comme tailleurs, horlogers, relieurs⁸. La nouvelle immigration va renforcer ce mouvement, et susciter des problèmes de concurrence entre Juifs et avec les non-juifs. Deux exemples illustreront ce phénomène : celui des Yéménites et celui des apprentis de l'école technique de l'Alliance israélite universelle.

Les Yéménites

- 15 Les 300 Yéménites, qui deviennent plus de 2 000 en 1900, sont les premiers de l'immigration moderne tout en se rattachant par bien des traits au Vieux Yishuv. Les immigrants européens considèrent avec quelque naïveté les Yéménites comme travailleurs « naturels », sans s'apercevoir qu'ils ont eux aussi dû faire preuve d'une grande mobilité sociale et professionnelle : une liste établie à l'école de l'Alliance en 1887 nous apprend que beaucoup d'orfèvres ou d'étudiants talmudistes sont devenus tailleurs de pierre, maçons, serviteurs ou gardiens. Contrairement aux Européens, les Yéménites acceptent les salaires les plus bas et manifestent un esprit de coopération et d'entraide remarquables. Voyant qu'ils peuvent trouver une place sur le marché du travail, Nissim Béhar, directeur de l'école professionnelle, leur donne une formation de piqueurs et tailleurs de pierre. Monsieur Nissim, qui s'appelait lui-même « le chien fidèle de Jérusalem » et qui, cinquante ans plus tard, la veille même de sa mort, couchait encore sur papier un projet d'entente judéo-arabe, rêvait d'utiliser l'élan de la colonisation pour une transformation profonde des Juifs orientaux pour les pousser au travail manuel avec les Arabes ou à leur service. Il fit créer aux Yéménites une caisse d'épargne et les poussa à construire eux-mêmes leurs logements. Contrairement aux Européens, les Yéménites ne repartirent pas du pays dans les années difficiles. Une enquête du successeur de Béhar, Antébi, nous montre la réussite de cette transformation : en 1910, les professions des Yéménites de Jérusalem se répartissent ainsi :

Manœuvres	: 172	Tisserands	: 12	Ferblantiers	: 7	Selliers	: 2
Inactifs	: 88	Fruitiers	: 11	Bouchers	: 7	Vitrier	: 1
Piqueurs de pierre	: 50	M. ambulants	: 10	Répar. vaiselle	: 5	Coiffeur	: 1
Scribes	: 49	Menuisiers	: 9	Laitiers	: 5	Fab. de bas	: 1
Orfèvres	: 45	Carriers	: 9	Fripriers	: 4	Vidangeur	: 1
Rabbins	: 28	Chaumeurs	: 9	Tailleurs	: 3	March. vin	: 1
Maçons	: 28	Portefaix	: 9	F. parchemin	: 3	Cuisinier	: 1
Domestiques	: 23	Savetiers	: 8	Droguistes	: 3	Ânier	: 1
Boulangers	: 18	Cordonniers	: 8	Imprimeurs	: 2	Sculpteur	: 1
Épiciers	: 13	Melamed	: 7	Shohet	: 2		

- 16 Des 584 « femmes de ménage » que l'enquête mentionne, beaucoup travaillent comme servantes. En fait, dès l'arrivée en 1882, les femmes yéménites ont travaillé plus vite que leurs maris.

Les apprentis et élèves

- 17 Parmi les artisans, beaucoup furent formés par les écoles de l'Alliance israélite. Un pas décisif pour la création d'une classe productive juive fut accompli à l'ouverture d'une école professionnelle de Jérusalem, que Béhar dirigea de 1882 à 1897, puis Antébi de 1897 à 1914. Ces deux personnages, longtemps négligés de l'historiographie israélienne parce qu'ils étaient séfarades et non-sionistes, commencent à peine à être reconnus à leur juste valeur. L'école de l'Alliance forma de 1882 à 1903 :

Exerçant :	Forgerons	Menuisiers	Sculpteurs	Chaudron.	Piqueurs
En Palestine	48	74	14	17	40
En Orient	42	29	18	13	6
En Europe, USA	27	8	8	3	
À l'école	35	22	13	8	3
Inconnu	18	1	3		
Abandon	48	33	15	27	
Décès	4	4	1	1	
Total	222	171	72	69	49

- 18 L'école forme aussi des ferblantiers, tourneurs et des tailleurs de pierre en cours du soir ; Antébi fera ouvrir par la *Jewish Colonization Association* des ateliers de tissage, de teinturerie, de dentelle et de filets de cheveux pour créer des emplois féminins. Béhar proposait la création d'une zone industrielle dès 1885, d'une chambre de commerce – désirée aussi par le gouverneur ottoman ; Antébi présenta de nombreux projets tant aux Européens⁹ (cité ouvrière, développement du Néguev) qu'aux autorités et aux Arabes (banque et journal judéo-arabe)¹⁰. La question des débouchés les préoccupa : Béhar voulait surtout désengorger Jérusalem et ne pas priver les séfarades du progrès économique. Il voulait « établir un *minian* (groupe de dix) dans chaque ville de Palestine qui n'en a pas ». Avec l'accord du gouverneur Raouf Pacha, il tenta une expérience à Ramleh, avec deux menuisiers, deux cordonniers et deux tailleurs, en leur louant une boutique et leur ouvrant un petit crédit. L'expérience fut concluante (16 familles en 1890), mais achoppa ensuite sur des difficultés extérieures¹¹. Il avait aussi obtenu l'accord de propriétaires arabes pour transformer des jeunes Juifs en véritables fellahs, près de Naplouse ou même en Trans Jordanie, sur le modèle des chrétiens :

Nous grouillons à Jérusalem et dans quelques autres localités, tandis que les chrétiens habitent presque exclusivement une foule de localités [...]. Nous devons encourager l'émigration des Israélites vers des localités où il ne s'en trouve point : en Palestine, en Syrie, au-deçà et en delà du Jourdain. Il se trouve ici une foule d'artisans : ferblantiers, cordonniers et qui gagnent péniblement leur vie... Cette dispersion nous fera du bien, en empêchant la concurrence entre Juif et Juif¹².

- 19 Projet économique et projet politique se rejoignent, car Béhar, ami du gouverneur, désirait faire pièce à la pénétration des Grecs et des Arméniens et « ottomaniser » les travailleurs par une naturalisation massive. L'école accueillit aussi des élèves musulmans, et eut parmi ses clients la mosquée d'Hébron dont elle refit les portes. La protestation contre la formation de tant d'artisans ne vint pas des Arabes, mais... des anciens élèves, qui voulaient garder le marché. Ailleurs, les petites écoles de l'Alliance placèrent des enfants comme apprentis, en particulier à Haïffa, chez les colons allemands. À Jaffa, le directeur projeta de former des bateliers juifs¹³. Ainsi, toute une classe d'artisans juifs apparut dans la population locale et les immigrants, et d'autres écoles suivirent le mouvement. Cependant, l'Alliance s'attira l'inimitié des nationalistes en voulant assurer des débouchés en Argentine et en Égypte, au lieu de maintenir les jeunes sur place à tout prix.

- 20 Les Archives de l'Alliance, mieux que toute autre, offrent un panorama complet des activités artisanales par les Juifs dans les villes autres que Jérusalem et de l'ensemble des occupations professionnelles :
- 21 *Haïfa*, 1985 : 1 banquier, 8 rentiers, 17 rabbins, 1 professeur, 34 marchands, 8 épiciers, 4 petits changeurs, 6 employés, 62 colporteurs, 2 menuisiers, 2 forgerons, 6 cordonniers, 5 tailleurs, 3 orfèvres, 2 selliers, 4 ferblantiers, 5 savetiers, 1 charron, 1 maçon, 3 cardeurs, 1 horloger, 1 liquoriste, 2 hôteliers, 2 cabaretiers. Au total, 28 familles aisées, 230 pauvres ou indigentes. Il faut y ajouter de nombreuses servantes. Les colporteurs « allant de village en village par toutes les saisons, courbés sous le poids de leurs marchandises et logeant la plus grande partie de l'année à l'enseigne de la belle étoile ».
- 22 *Tibériade* : sur 4 000 Juifs, il n'y a que 85 artisans, 8 tailleurs, 15 cordonniers, 11 menuisiers, 2 forgerons, 6 ferblantiers, 4 maçons, 4 orfèvres, 4 matelassiers, 3 fabricants de tsitsit, 2 scribes, 2 peintres en habits, 8 boulangers, 6 pêcheurs, 4 apothicaires. Les femmes sont spécialisées dans les habits arabes. Il y a aussi 6 portefaix, 30 ouvriers du bâtiment, 5 moukres. La grosse majorité sont commerçants, quelques marchands de blé aisés et une foule de colporteurs séfarades que les ashkénazes appellent avec mépris les fellahs. Très nombreux aussi sont les mendiants et les prostituées qui révèlent l'état de dégradation de cette communauté.
- 23 *Naplouse* : 4 tailleurs, 2 horlogers, 3 melamed et bouchers, 2 cordonniers, 1 peintre, 2 orfèvres, 6 ferblantiers, 2 commerçants.
- 24 *Ramleh* : 1 piqueur de pierre, 2 voituriers, 1 horloger, 1 tanneur, 2 cordonniers, 2 ferblantiers, 1 tailleur, 1 boucher.
- 25 *Gaza* : quelques meuniers.
- 26 *Shefaram* : 2 merciers, 1 meunier, 1 marchand de légumes, 1 oculiste, des muletiers¹⁴.
- 27 Ces données complètent celles de Luncz dans son *Annuaire* pour 1899 (*Luah Eretz-Yisraël*) qui dénombre à Jérusalem 139 professions pratiquées par 4 492 personnes et à Safed 52 professions différentes pratiquées par 528 personnes (dont 100 ouvriers), les colonies n'offrirent guère de débouchés aux artisans des villes. Elles recouraient souvent aux Européens non-juifs des villes, et admettaient les artisans en nombre restreint. Les statistiques de Luncz sur Metullah et Rehivot montrent cependant l'apparition de commerçants et artisans, parfois anciens paysans. De plus, l'embauche de journaliers à Haïfa et Safed eut des répercussions indirectes sur les artisans de ces villes.

Collaboration et concurrence

- 28 Les métiers mentionnés ci-dessus se pratiquent quelquefois en collaboration avec les Arabes, ainsi pour les pêcheurs de Tibériade... et pour les détrousseurs de grand chemin à Jaffa, où collaborent Arabes et Juifs marocains de Safed ! Mais le plus souvent, il n'y a même pas collaboration entre Juifs de nationalités différentes : sur les 54 employés des hôtels Kaminitz, 35 sont membres de la famille¹⁵ ! Les solidarités d'origine sont maintenues. La concurrence commerciale fut dénoncée par les Arabes avant l'apparition des griefs politiques, par la pétition des commerçants de Jérusalem en avril 1981, qui unit chrétiens et musulmans. Alors que les colporteurs Juifs de Haïfa et Shefaram parcourent la Galilée au risque de leur vie pour un salaire de misère, les

artisans et les commerçants de Jérusalem ne gagnent pas de clients arabes, et se heurtent même parfois au boycott, par exemple celui des bouchers juifs sur ordre du mufti en 1894¹⁶. Si l'on ajoute à cela que la recherche des débouchés extérieurs constitue le point faible de la colonisation, que ce soit pour le vin ou les produits en bois d'olivier, l'on aura une idée de la saturation rapide du marché. Le boycott des cédrats grecs de Corfou au profit de ceux de Palestine révèle les possibilités de pénétration économique en diaspora, que confirme à la fin du siècle l'organisation de la société Carmel pour le vin, par les Amants de Sion polonais, ainsi que la participation à l'exposition de Berlin en 1896. Cet axe sera privilégié à celui d'une collaboration économique dans le pays, que prônaient quelques séfarades de Jérusalem.

- 29 Les colonies anciennes ont connu une évolution commune dans leurs rapports avec les Arabes. Il est faux de réduire ces rapports à l'exploitation et à la révolte. La population locale ne s'est pas toujours opposée à la fondation : à Samarin (Zikhron Yaaqov), les voisins arabes ont soutenu les Roumains affamés avant les Juifs de Haïfa et les philanthropes européens, à Rosh Pinah, les voisins tentent d'apaiser un conflit de sang avec des Arabes de Safed, les colons de Yesod haMa'alalah sont protégés par des Bédouins contre d'autres tribus, Rehovot réussit à mettre en place des tribunaux mixtes. Ailleurs, l'opposition est nette dès les origines : à Gédérah, la colonie des « étudiants » nationalistes, enserrée entre des terres arabes, tributaire du village pour l'eau ; à Rishon leZion au début ; au domaine de Mikveh Israël, contre lequel les voisins de Yazour mèneront une guerre d'usure durant quarante ans pour se venger d'avoir été dépouillés illégalement de 40 ha¹⁷.
- 30 Les conflits proviennent du problème de l'eau, du maraudage, de la coutume de la libre pâture que les colons refusent aux Arabes, du bornage des domaines. Les problèmes de pâturages entraînent des conflits innombrables où les colons, assurés de leur bon droit, jouent des poings, du bâton et du fusil contre leurs voisins qui utilisent un droit coutumier que les colons sont les premiers à leur refuser. La querelle est exacerbée quand les terrains en question ont été auparavant cédés en métayage aux Arabes, faute de bras pour les travailler : lors d'un conflit aggravé de ce type, la colonie de Petah-Tikvah connut sa première mort d'homme, en 1886. Le nombre d'affrontements sanglants n'est pas très important durant la première *aliyah*, ils ne sont pas déterminés par l'accusation de dépossession des terres, mais par des conflits ponctuels. Cependant, ils nécessitent l'instauration d'une garde¹⁸ par des Circassiens, des Bédouins, parfois des Juifs : ces derniers réclameront le monopole de ce travail, sous la deuxième *aliyah*.
- 31 Les colonies agricoles ne vivent pas en autarcie, même si une classe d'artisans juifs s'y développe dans les années 90. Il est indéniable qu'une certaine collaboration économique entre immigrants et Arabes y voit le jour, qui n'a pas pris la forme exclusive d'une exploitation de la main-d'œuvre locale, mais aussi celle d'un échange de services. L'imposition de la monoculture (vigne, plus rarement céréales) rend les colons et leurs ouvriers dépendants des villageois arabes pour les légumes et les œufs. Les marchés se tiennent en bordure de la colonie, qui voit aussi croître les villages limitrophes, au grand dam des nationalistes :

Qui sait si nous n'avons pas détérioré le Yishuv au lieu de l'améliorer comme nous le souhaitons ? Qui sait si notre construction n'est pas une nouvelle destruction ? À Rishon leZion on trouve actuellement une quarantaine de familles juives, la plupart vivant sur le compte du Bienfaiteur. Cependant avez-vous considéré le fait que face à ces 40 là se sont installées autour de la colonie plus de 400 familles arabes ? Le village de Sarefand, au sud de la colonie, était entièrement en ruines, les Arabes

l'appelaient Hirbet Sarefand ; maintenant c'est un village étendu, car beaucoup de familles de bédouins et d'Égyptiens s'y sont installées, ainsi que d'anciens habitants qui étaient partis ; en effet, ils trouvent du travail pour tout le monde, ils s'y rendent en rang, avec femmes et enfants pour un salaire conséquent. Plusieurs dizaines de familles ont grossi Bedagan, Biezur, Safariah, Sarefand, Ager, etc. Plusieurs milliers de dunam qui étaient incultes et vides jusqu'à ce jour, qui n'étaient que pâturages et pacages des moutons, car leurs propriétaires miséreux n'avaient pas de quoi semer, car le gouvernement leur prenait les récoltes, et les créanciers le bétail, de sorte qu'ils étaient dépouillés de tout. Cette terre est entièrement cultivée aujourd'hui. Chaque jour, en hiver, jusqu'à 1 000 Arabes travaillent à Rishon, et combien dans les autres *moshavot* ? Nous donnons nous-mêmes des armes à nos ennemis¹⁹.

- 32 C'est un fait que les colonies souffrent souvent du manque de main-d'œuvre. Certaines d'entre elles sont fondées par des actionnaires qui n'ont nullement l'intention de résider sur place, alors que les sociétés pour l'émigration personnelle n'ont pas souvent les moyens de fonder une colonie. Dès lors, seule la pratique du métayage permet de ne pas tomber sous le coup de la loi ottomane, qui fait tomber de nouveau dans le domaine public une terre non cultivée pendant trois ans. La pratique du métayage sera généralisée dans la colonisation du Hauran, essai ambitieux mais avorté de grande colonisation ; elle devait en principe, permettre de tenir les cheiks de villages qui y trouvaient leur profit. En fait, nègres et villageois se montrèrent des procéduriers retors, qui obligèrent parfois la colonie à déboursier des *bakshish* très élevés.
- 33 La viticulture, qui transforma les paysans en contremaîtres des Arabes, leur fit aussi négliger leurs jardins et vergers, où auraient dû, en principe, travailler femmes et enfants. Pour éviter la garde des vergers, on adopta la coutume de vendre les fruits sur pied, qui transférait le soin de la surveillance à l'acheteur, c'est-à-dire au village arabe chargé de la cueillette. La dîme constitue un domaine de collaboration forcée pour les petites colonies, englobées dans un secteur commun avec les villages arabes, qui essaient de grossir la quote-part de la colonie²⁰.
- 34 La règle générale est d'un certain mépris envers les techniques de culture arabes, en particulier au début : le labour profond conseillé par un « expert » hongrois, les semailles sur terrain sec au début de Zikhron Yaaqov, le mauvais choix des terrains à Gédérah proviennent de colons qui font fi des conseils de leurs voisins. À l'inverse, les colons de Yesod haMaal adoptent l'araire arabe, certains de Gédérah les silos enterrés ; l'administration du Baron étudie la culture du mûrier au Sud Liban avant de la lancer à Rosh-Pinah ; Niégo, directeur de l'école agricole de Mikveh, envoie à Paris des rapports très précis sur l'agriculture et l'élevage arabes, les remèdes traditionnels contre la peste bovine et les sauterelles... Les Juifs apprennent aux fellahs l'importance de la fumure, ignorée jusque-là et révèlent aux villageois l'existence de la moissonneuse²¹.
- 35 Ces échanges demeurent restreints, tant que la quasi-totalité des colons négligent la connaissance de la langue arabe. Alors que les fils des colons commenceront à parler cette langue, les ouvriers resteront opposés à tout rapprochement et hostiles aux Arabes, leurs concurrents. Ahad Ha'Am, la conscience du mouvement nationaliste, reprochera aux sionistes leur ignorance ; d'autres voix du Nord ou de l'Orient, comme celles de Herzberg ou de Béhar, réclameront une alliance judéo-arabe contre la pénétration chrétienne²². La majorité ignorera complètement la question, prête à accueillir le slogan de la « terre sans peuple ».

Le débat idéologique

- 36 Si quelques rares personnes ont des idées précises sur l'avenir économique du pays (le baron de Rothschild, le rabbin Y. M. Pines, l'agronome Meyerovitz qui suggéra l'introduction de la viticulture, et Antébi), de nombreuses voix s'élèvent pour ou contre la pratique de chacune des colonies. Cette discussion sur les systèmes adoptés, le débat sur Petah-Tikvah, Gédérah, sur les colonies du Baron et la colonie ouvrière modèle, révèlent des clivages idéologiques qui concernent entre autres le travail juif.
- 37 Quelle importance attribue-t-on au travail personnel du colon juif ?

Dans le « vieux Yishuv »

- 38 Un des leitmotifs de l'ancienne population religieuse était « garder et cultiver la terre d'Israël pour sa rédemption ». Les termes signifiaient une garde d'honneur par la prière et le culte, par l'étude, et le mot rédemption était pris dans son sens religieux. Le salut à venir devait être un salut « par miracle », que l'homme ne pouvait hâter. Les nouveaux immigrants prendront à la lettre les termes « garde », « cult(ur)e » et « rédemption/rachat ». Une frange du vieux Yishuv les précède dans cette voie, s'inscrivant dans la doctrine du « salut progressif » avec l'apport d'un effort humain. Ils justifient ainsi en religion non le nationalisme – encore que celui-ci ne soit pas absent –, mais surtout le travail personnel et productif, devenu une nécessité économique criante dans ces milieux pauvres. Le travail de la terre est privilégié parce qu'il permet la remise en pratique de nombreux préceptes rattachés au sol : dîme et prélèvement, prémices, premiers fruits, glanure, etc. Cela ne constitue nullement un obstacle à l'emploi de travailleurs arabes²³.

Dans les colonies du Baron²⁴

- 39 Edmond de Rothschild se prononce nettement dans le sens du travail juif. Il veut par-là prouver qu'on peut créer dans le pays ancestral du judaïsme un type de Juif qui ne donnera plus prise à l'antisémitisme : non plus le commerçant ni le *schnorer* (mendiant-escroc), mais le travailleur modeste, efficace et productif. Le colon et sa famille doivent donc travailler de leurs propres mains. À chaque visite du baron, ses administrateurs cachaient les ouvriers arabes de la colonie. Cependant, l'objectif du travail juif s'oppose à deux autres lignes de conduite : ne pas gaspiller l'argent (les « sacrifices ») en luxe inutile, mais aussi, à l'inverse, créer des centres dont l'ensemble des Juifs du monde soient fiers. Ces deux objectifs supposent un emploi massif de la main-d'œuvre arabe, solide et bon marché, et qui permettaient de transformer les colonies en immense laboratoire agricole.
- 40 Le Baron demande à la fois initiative pour déceler les meilleurs, et obéissance absolue à un règlement draconien, simplicité de vie, mais aussi dépouillement du vieil homme yiddish au profit d'une éducation plus civilisée. Au début, l'accent porte sur la simplicité :
- Ce que je fais c'est pour ces gens-là, et c'est à eux de travailler de toutes leurs forces pour améliorer la colonie sans exiger de salaire pour chaque clou qu'ils déplacent et sans qu'il soit nécessaire de faire faire tous les travaux par des étrangers et que les

travaux qui profitent à la colonie soient faits par les colons comme corvée et sans rémunération [...] qu'ils fassent des baraques comme les Arabes²⁵.

41 L'échec d'une première expérience avec de vrais paysans importés de Pologne et de Bessarabie et le passage à la viticulture firent passer au premier plan le désir d'une réussite prestigieuse et même d'un foyer juif en Palestine.

42 Les colons sont moins considérés comme de petits propriétaires en puissance que comme les collaborateurs d'une grande œuvre. L'accent ne porte plus sur leur allocation mensuelle, mais sur les investissements considérables : caves, verrerie de Tanturah, soieries de Rosh-Pinah, usine à parfums à Yesod HaMaalah, subvention au produit qui permet une prospérité de façade malgré un déficit commercial croissant. Ce changement apparaît dans les instructions données au jardinier-chef de Zikhron Yaakov en 1890 :

Inutile pour eux [les colons] de perdre leur temps à cultiver des terres en blé et autres céréales comme par le passé. Tout leur temps doit être pris par le défrichement et le vrai travail. Le surplus des terres doit être donné aux Arabes en location²⁶.

43 Le travail arabe est conçu là comme un élément nécessaire qui libère le Juif pour des tâches nobles ou délicates, comme la greffe. Cette répartition sera considérée comme un droit par les colons, qui rechignèrent dès lors à assurer eux-mêmes les gros travaux, lors de l'extension des colonies. Ainsi, lors de l'achat du village de Mallaha aux Sursock libanais, les colons de Rosh Pinah, qui étaient pourtant moins raffinés que ceux de Judée, refusèrent-ils de cultiver les nouvelles terres²⁷. Le travail juif était aussi de règle à la verrerie de Tanturah (environ 30 ouvriers) et la mégisserie de Rosh Pinah (plusieurs centaines d'ouvriers de Safed). La beauté des colonies est attribuée a posteriori au travail juif, par exemple dans l'éloge dithyrambique qu'en fait Elie Scheid, administrateur des colonies de Palestine, dans une conférence sur les ouvriers Juifs en Terre Sainte. Scheid introduit pourtant une nuance suggérée par Béhar, et qui n'était pas du goût des immigrants : il affirme qu'il n'était pas nécessaire de faire venir plus de gens de Russie, car les Juifs indigènes de Palestine constituent maintenant d'excellents ouvriers²⁸.

44 Quand le Baron transfère ses colonies à la *Jewish Colonization Association*, en 1900, cette institution constitue de prôner une utilisation équilibrée du travail juif, dans les limites budgétaires raisonnables. Cependant, l'accord ne règne pas sur ce point, comme l'indiquent ces conseils contradictoires à propos de Hauran :

Notre raison d'être en Palestine, la raison d'être de notre œuvre est justement le travail israélite et vous me demandez si vous devez travailler avec des Israélites ? [...] Vous devez travailler avec des Israélites, rien qu'avec des Israélites et le but sera atteint, le vôtre aussi bien que le nôtre quand pas un centime ne sera remis à la main-d'œuvre étrangère. [...]

On n'a pas à faire valoir l'excuse du travail juif, dont on use et probablement abuse tant pour expliquer certaines singularités de nos budgets²⁹.

45 Plutôt que des ouvriers juifs immigrants, la JCA propose d'embaucher des élèves de l'école de Mikveh ou mieux des Israélites indigènes du Hauran, et une majorité d'Arabes que l'on n'a pas scrupule à licencier.

Dans les colonies des Amants de Sion

- 46 Les colonies des Amants de Sion russes et polonais vivent dans des conditions difficiles, à part Rehovot qui a été programmée en détail par des capitalistes de Varsovie, rattachés à la société Menuhah veNahalah. Le paragraphe 28 de ses statuts prône le travail personnel de la terre, de même que les statuts de nombreuses sociétés, comme celle de Bialystock installée à Petah Tikvah : « Le travail doit être effectué par nous-mêmes ; tant qu'il y a possibilité de faire un travail par les propriétaires, ceux-ci n'ont pas le droit d'embaucher des ouvriers pour le faire »³⁰.
- 47 Mais nécessité fait loi : la plupart des groupes n'ont pas les moyens d'embaucher beaucoup d'ouvriers, fussent-ils arabes. Les colonies sont donc contraintes de n'exploiter personnellement qu'une partie du terrain acheté, et d'affermier le reste aux Arabes qui l'ont vendu.
- 48 Le groupe des « *Bilu* », pionniers du nationalisme juif, arrivé en 1882, rêvait d'une colonie modèle : en fait, pour échapper à la famine, ils sont forcés de recourir au directeur de Mikveh-Israël, qui les aidera beaucoup. Mais plusieurs ne lui pardonneront pas de les avoir mis sous les ordres d'un contremaître arabe pour éprouver leurs capacités de travail. Tout en exigeant un salaire supérieur aux Arabes, et un horaire moindre, ils se montreront agressifs envers eux. Par contre, leur protecteur devra user de menaces pour les imposer comme compagnons aux colons pauvres de Rishon LeZion. Cet épisode montre que le camp des travailleurs juifs n'est pas uni.
- 49 Les « *Bilu* » seront les premiers combattants du travail juif. Leur position envers les Arabes est ambivalente. Dans leurs statuts de 1883, ils proclament leur désir d'amitié avec les Ismaélites, tout en déclarant que leur but est de pénétrer partout où aucun Juif n'a pénétré jusqu'ici. Leur chef, I. Belkind, est un admirateur passionné des Bédouins parmi lesquels il séjournera près d'un an à la suite d'un chagrin d'amour, mais il tient en piètre estime les fellahs arabes. L'argument du travail juif sert à justifier l'existence peu reluisante de la colonie de Gédérah, à laquelle les Russes essaient de donner une supériorité morale sur celles du Baron, faute de pouvoir se targuer de la même réussite économique. Cet argument trouve un écho favorable en Russie, où toute une génération d'intellectuels est sensible au retour au peuple et à la paysannerie. L'exemple des « *Bilu* », qualifiés abusivement d'étudiants revenus à la terre, enflamme les lecteurs de la presse hébraïque³¹.

Image du travailleur arabe

- 50 Ce que j'ai dit ci-dessus à propos du mépris dans lequel sont tenues les techniques traditionnelles des paysans arabes s'applique plus encore aux personnes. On pourrait composer un florilège des appréciations négatives sur les paysans et ouvriers arabes. Mais il faut voir que les raisons invoquées diffèrent suivant l'époque. Avant la première *aliyah*, on invoque des raisons extra-professionnelles : Herzberg, le directeur peu consciencieux de *Mikveh*, s'estime en droit de donner « la préférence aux Israélites nécessaires sur ces Arabes qui sous des paroles doucereuses cachent une haine implacable ».
- 51 Avec la première *aliyah* et les grandes équipes, un système de surveillance se développe, et le reproche de fainéantise apparaît. Rosh Pinah garde même le souvenir d'une maîtresse femme, surnommée la *waqilah* (surveillante). Cependant, ce reproche

s'applique aussi à certains ouvriers juifs peu habiles. La dernière étape est franchie quand l'ouvrier arabe ne sert plus que de faire-valoir à l'ouvrier juif ; le stéréotype pénètre même quand les raisons réelles d'un moindre rendement sont invoquées, ainsi par Niégo :

Pressé par le besoin, j'ai fait venir des ouvriers israélites russes de la ville. Je suis très satisfait de cet essai. L'ouvrier arabe est fainéant, incapable d'un grand effort, il se nourrit toute l'année de pain avec des olives, des oranges ou des figues de barbarie suivant la saison, quelquefois de pain et de feuilles de thym pulvérisées seulement. Il y en a qui ne goûtent de la viande qu'une ou deux fois l'an. [...] Je suis persuadé qu'on peut faire d'excellents travailleurs de ces ouvriers israélites qui sont intelligents et robustes. Ces ouvriers travaillent avec ardeur et se mettent à l'œuvre de bonne heure. [...] [Mikveh] ne serait pas à la merci des ouvriers arabes qui veulent nous imposer leurs volontés et nous quittent au moment des plus forts travaux quand ils trouvent ailleurs la plus légère augmentation de salaire.

- 52 Élie Scheid, administrateur des colonies du Baron, se fait l'écho de ce jugement, pour les arabes des villes :

Avec l'apathie des Arabes, il ne faut pas songer à un pareil progrès [...]. Ils ne sont pas pressés. Le temps ne leur coûte rien. Ils se laissent vivre comme leurs pères, sans avoir l'ambition d'améliorer leur sort. Dans tout ce qu'on lui propose de bien, l'Arabe voit une arrière-pensée des autorités³².

Archaisme ou modernisme ?

- 53 La combinaison d'un mouvement de retour à la terre ancestrale et à la simplicité biblique et d'un mouvement de colonisation organisé entraîne la louange simultanée de l'archaïsme et du modernisme. Elle correspond à une oscillation des Amants de Sion russes entre retour au peuple, sur le modèle des *narodniks* russes, et lutte pour l'ascension sociale, dans la tradition libérale : les sociétés secourent de pauvres réfugiés et proposent des investissements à des commerçants soucieux du lendemain.

- 54 La renaissance d'un hébreu imprégné de tournures bibliques accentue cet élément de simplicité : « chacun sous sa vigne et sous son figuier », « jouir du labeur de ses mains », « héritage et lieu de repos ». Même des colons de Zikhron Yaakov, « le petit Paris », emploient ces expressions. La louange de la simplicité paysanne est un lieu commun de la poésie juive en Russie³³. Elle s'exprime en Palestine par la louange des Juifs qui savent travailler comme des Arabes et se contenter d'aussi peu ; Yéménites ou Israélites indigènes de Peqi'in :

Ces Juifs ne se distinguent en aucune façon des autres paysans. Ils s'habillent comme eux, habitent les mêmes maisonnettes qu'eux et s'occupent des travaux des champs comme eux. Ils sont rustiques sobres, peu exigeants, excellents travailleurs. Faute de moyens de vivre chez eux, ils vont chaque année par bandes, hommes, enfants et femmes travailler à Zikhron pendant la vendange et à l'époque des grands travaux [...]. Beaucoup parmi eux s'emploient chez leurs compatriotes druzes et chrétiens³⁴.

- 55 Cependant, les premiers colons se targuaient de modernisme et méprisaient les conseils des Arabes : « ce ne seront pas les Arabes qui seront nos maîtres dans ce travail mais notre intelligence qui leur servira d'exemple³⁵ ».
- 56 Cette prétention au modernisme agricole sans les ressources nécessaires leur coûta cher, ainsi à Petah Tikvah et Gédérah. Les rendements étaient inférieurs à ceux des villages, alors que les Templiers allemands, qui combinaient méthodes du pays et instruments européens, avaient des rendements triples. La leçon fut comprise à

Mishmar haYarden, dont le responsable engagea un instructeur arabe. À Mikveh, Niego trouva l'équilibre entre l'agriculture locale et les méthodes européennes : il combinait vaccin et procédés indigènes dans la lutte contre les épizooties, il proposa l'afforestation en eucalyptus, l'importation des vaches de Damas, la greffe de vignes américaines, la création d'agronomes mobiles. Chez le Baron, enfin, les méthodes européennes régnaient en maître, mais avec les moyens financiers nécessaires, avec une imposante équipe d'experts en agriculture méditerranéenne, souvent non-juifs.

La crise ouvrière. Valorisation de l'ouvrier et aspiration à la propriété

- 57 La vague d'immigration de 1890-1891 reflua rapidement, avec l'aide financière de l'Alliance israélite. Le sort des centaines d'ouvriers restés sur place ne devint dramatique qu'en 1893, quand les colonies de Galilée et Rehovot eurent congédié leurs journaliers. Leur espoir d'être pris en charge par le Baron s'évanouit, ils se tournèrent donc vers les Amants de Sion, qui firent du problème ouvrier – et donc du travail juif – un de leur domaine d'action, parallèle à la lutte pour l'éducation hébraïque³⁶. La société d'Odessa, qui dirigeait le mouvement, ouvrit une souscription ouvrière et son représentant en Palestine suscita une organisation de prise en charge.
- 58 Diverses solutions furent proposées en Russie : création d'usine, annexe aux colonies existantes, ou colonie modèle de célibataires ou de familles ; d'autres furent émises en Palestine, en particulier lors d'une réunion de notables et d'experts en avril 1894 : installer dans les colonies quelques ouvriers avec maison et jardin (coût 25 000 francs) ; éliminer les paresseux, disperser les ouvriers dans les petits centres, avec des Séfarades (projet Béhar) ; embaucher chez les Arabes (projet Béhar) ; leur permettre d'être promus colons. À Rehovot, on proposa que chaque colon cède 1/10^e de sa terre aux ouvriers, mais le projet ne souleva pas l'enthousiasme³⁷.
- 59 De fait, les journaliers demandaient moins de remplacer les Arabes que d'être promus colons et propriétaires³⁸. Nous n'avons ici ni conflit de nation, ni lutte des classes. De même, les colons et les responsables ne font pas de l'intégration des ouvriers une question de principe, mais d'humanité et de solidarité juive, sentiments qui obligent à placer les uns, à rapatrier les autres. Seule la société animée par Ahad haAm se battit pour un projet ambitieux de colonie ouvrière, qui serait une colonie modèle, car fondée sur le travail juif³⁹.
- 60 Grâce à la générosité du Baron, les Russes purent tenter un essai à Castinié (Beer Tuviah) en 1897, alors que le Baron créait lui aussi une colonie ouvrière à Metullah (1896). Ces colonies furent fondées sur une base économique de cultures céréalières et de petite propriété individuelle avec un gros investissement initial, mais aussi sur des terrains litigieux : à Metullah sur des terres druzes en profitant de la révolte de ceux-ci partis pour le Hauran, à Castinié avec des relations de voisinage tendues. Malgré les 300 000 francs investis, cette colonie termina les deux premières saisons par des résultats lamentables, en particulier à cause de l'expulsion de l'agronome, impliqué dans une rixe mortelle avec des Arabes. On proclama à tous vents la réussite de cette colonie, la troisième année, mais le déficit se creusa de nouveau. Ahad Ha'Am affirma que l'échec était dû en partie au retour au travail arabe, là aussi : les semailles hâtives

et sans soin obéraient toute la récolte. À la fin de la première *aliyah*, ces deux colonies végétaient encore⁴⁰.

- 61 La crise des colonies (1898-1903) due à la mévente du vin aboutit au transfert des colonies du Baron à la *Jewish Colonization Association*. Les colons licencièrent leurs ouvriers, la JCA trancha dans le vif pour économiser ; de plus, la méfiance devant les revendications ouvrières et le slogan du travail juif incitait déjà l'administration du Baron à ne plus guère embaucher de Juifs comme journaliers : « Sachez entre nous que chez nous le Juif est exclu, telle est la volonté de notre jardinier. C'est l'Arabe qui remplace le Juif »⁴¹, écrit l'administrateur de Galilée au délégué des Amants de Sion. Les cochers juifs se plaignent que le travail soit donné aux Arabes, et l'usine Stein de Jaffa, la première usine de constructions mécaniques, ne reçoit guère de commandes des colonies du Baron.
- 62 La JCA appliqua d'abord la même tactique que l'Alliance israélite, à laquelle elle était liée : financer les départs d'ouvriers. Elle y consacra 60 000 francs. Depuis 1895, l'Alliance s'efforçait, elle, de désengorger les villes où se concurrençaient les commerçants, en envoyant les apprentis sortants en Argentine, à Chypre et surtout en Égypte. La JCA chercha aussi à favoriser une insertion urbaine, sur les conseils d'Antébi : caisse de prêts, logements ouvriers, ateliers à main-d'œuvre féminine. Elle marqua nettement ses réticences envers une colonie ouvrière modèle, que son président, Meyersohn, approuvait pourtant... en 1894. Elle voulait bien consacrer un million à acheter un grand domaine, pour l'exploiter, « en se contentant de recommander à son administrateur de donner la préférence à des ouvriers juifs, mais en traitant ces derniers comme de simples ouvriers journaliers, sans leur faire la moindre promesse. [...] Nous emploierons naturellement la main-d'œuvre juive, mais nous n'entendons pas la payer trop cher ; les salaires devront se rapprocher sensiblement de ceux qui sont habituels dans le pays »⁴².
- 63 Bref, l'organisation refusait de créer de nouveaux colons et de reconnaître les organisations ouvrières. Cependant, le Baron et la JCA reçurent une délégation ouvrière à Paris avec Ahad Ha'Am en février 1901. Le *Mémoire* remis à cette occasion⁴³ dénonce la tutelle administrative et proclame que les ouvriers sont la base saine de la colonisation à venir. Il faut, non les chasser, mais les établir, car leur travail est supérieur à celui des Arabes : « Tous ces faits, sans doute, donnaient aux ouvriers juifs le droit de compter de devenir, de sans-terre qu'ils avaient été jusqu'alors, des propriétaires d'un lopin de terre ». Les ouvriers proposaient, une commission mixte, qui leur permettrait de donner leur avis sur l'ensemble de la colonisation.
- 64 Ce document important prouve une radicalisation des demandes ouvrières : à côté du désir de devenir propriétaire, la demande d'exercer un rôle dans la politique de colonisation. Le Baron réagit avec une grande colère, accusant les colons et le travail arabe d'être la cause de son échec. « Salissez-vous les mains... Occupez-vous de vos champs ». Ces reproches s'adressaient aux colons, non aux ouvriers. Ceux-ci sortent peu nombreux, mais mieux organisés de la première *aliyah* ; certains s'accrochent au pays depuis près de vingt ans, leur groupe bénéficie d'une image favorable, contrairement aux colons.
- 65 La seconde *aliyah* renforcera le camp des ouvriers, lui donnera une organisation politique, des moyens d'expression et des formes d'action efficaces, ainsi que des porte-parole décidés : Ben-Gourion, Ben-Zvi, Katznelsohn, Tabenkin. Le mouvement HaPo'el haTza'ir radicalise alors la notion de travail agricole juif, les Po'alei Tzion la

revendication politique, d'autres la lutte syndicale ou corporatiste⁴⁴. La ferme-école de Sedjéra de la JCA, constitue un des lieux où ce mouvement prend corps, et un relais entre la première et la seconde *aliyah*. La place du slogan « travail juif » et la création d'une garde juive dans les colonies ne sont pas seulement l'écho de vieilles revendications ouvrières de la première *aliyah*, mais des causes de conflit politique avec des Arabes conscients de l'évolution du sionisme et désireux de lui barrer la voie.

NOTES

1. Anita Shapira, *HaMaavaq haNikhzav. 'avodah ' ivrit, 1929-1939*, Tel-Aviv, Hakibbutz Hameuchad et Tel Aviv University, 1977 ; Mordechai Shanir, *Qibbush ha'avodah. Bibliographiah*, Tel-Aviv, s. n., 1959 ; Y. Roi, Thèse dactylographiée, résumée dans Mordechai Eliav (éd.), *Sefer ha'aliyah ha-richonah*, Jérusalem, Yad Yitzchak Ben Zvi Press, 1981, p. 245-268 ; sur Rehovot, *Hatzionut* (1), 1970, p. 150-203.
2. Il n'existe aucune étude d'ensemble sur la première *aliyah* en français. En hébreu : *Sefer ha'aliyah...*, op. cit. ; Mordechai Eliav, *Eretz-Yisrael veYishuvaha baMeah ha-19*, Jérusalem, Keter, 1978.
3. Eliokum Zunser était un des poètes yiddish les plus populaires de l'époque.
4. Voir *Mikhtavim meEretz-Yisraël* (périodique de la société secrète *Benei-Moshe*), II, n° 6-7 ; aussi I, 4 ; II, 8-9 ; Archives centrales sionistes, Jérusalem (désormais ACS) A 2/103 ; ACS, archives PICA, J 15/6165 (cassie) ; *Luah Eretz-Yisraël*, 1899, p. 64 ; *Sefer ha'aliyah...*, op. cit., p. 37 ; ACS, arch. *Mikveh Israël*, J 41/86 et J 41/72.
5. Voir note précédente ; Yaacov Harozen, *Hazon haHitnahalut baGalil ha'elyon*, Jérusalem, Mossah Harav Cook, 1971, p. 10 ; ACS, A 35/20 A 24/49.
6. ACS, A 24/49 ; M. Braslavsky, *Tenu'at haPo'alim ha-Erezt-yisraelit*, Tel-Aviv, Hakibbutz Hameuchad, 1967, p. 43, p. 61-62 ; E. Z. Levin-Épstein, *Zikhronotai*, Tel-Aviv, Levin Epstein Brothers, 1932.
7. Au chemin de fer, les Arabes gagnent 3 francs par jour, aussi beaucoup désertent-ils les chantiers des colonies. ACS J 41/86.
8. G. Kressel, *Pothei haikvah*, Jérusalem, s. n., 1976 ; exposés de Y. Ben Arie et R. Kark au 7^e Congrès mondial d'études juives, 1977.
9. ACS A 153/ 110/3 (liste de 1887) ; Archives de l'Alliance israélite universelle (désormais AIU), Paris, Israël XI E 32 (liste d'Antébi) ; Nitza Druyan, *Beein Marvad qesamim*, Jerusalem, Makhon Ben-Tsvi, 1981 p. 65 sqq.
10. Archives AIU, importants dossiers Béhar et Antébi. Tableau : Israël V E 13. Aussi XXVII E 86 (1888 : chaudronnerie), XXVI E 84 (zone industrielle) et XXVI E 85 (octobre 1886), XXIX E 93 (chambre de commerce) ; II 3 5 (cit.), V E 13.
11. Archives AIU, XXXVI E 85.
12. Archives AIU, XXVIII E 89 (surtout lettres d'octobre-novembre 1893).
13. Archives AIU, V B (Angel).
14. Archives AIU, V B (Alphandéry), (Angel), 1,5 franc (données sur Caïffa) ; J (Hochberg) et II C (Tibériade) ; XXVIII E 89 (Naplouse), XIII E 38.
15. Archives AIU, VI E 15, *L'Univers Israélite*, 1893, n° 12 ; Israël III B.
16. Neville Mandel, *The Arabs and Zionism before World War I*, Berkeley, University of California Press, 1976, p. 39 sqq. ; Archives de l'AIU, Israël V B, 9 juillet 1891.

17. De nombreux épisodes sont rapportés dans les ouvrages anniversaires de chaque colonie, et les ouvrages de Smilansky sur la première *aliyah*. L'affaire de Yazour dure plus longtemps, car elle permet l'union d'une opposition rurale et d'une autorité urbaine proche, le Kaïmakam de Jaffa.
18. Sur la garde et l'idéologie de la force, voir Ben-Zion Dinur (éd.), *Sefer Toldot haHaganah*, Tel Aviv, Hasifriyah Hatziyonit and Ma'arachot, 1954, vol. I, chap. 4 ; Dan Gil'adi, *Skirah Hodshit*, décembre 1980, p. 35-42.
19. Alter Druyanov (éd.), *Ketavim leToldot Hibbat Tzion*, vol. III, Odessa-Tel Aviv, Committee for the Settlement of the Land of Israel, 1932, p. 1010.
20. ACS, arch. PICA, J 15/6367. La société de commercialisation Pardès, créée sous forme coopérative au début du siècle, libéra les colonies de cet usage de la vente sur pied.
21. Shaul Katz, « "The First Furrow" : Ideology, Settlement and Agriculture in Petach Tiqva in its First Decade, 1878-1888 », *Cathedra*, n° 23, 1982, p. 90 *sqq.*, p. 102 *sqq.* ; autres exemples ; archives AIU, Israël IX B (Abramoff) ; Yaacov Harozen, *Hazon haHitnahlut...*, *op. cit.*, p. 242.
22. Hirshberg de Vilna et Ahad Ha'Am dénonceront avec vigueur également les erreurs économiques du mouvement ; Abraham Samuel Hersberg, *Mishpat haYishuv heHadash*, Vilna, Pirashnikov, 1901 (réédité à Jérusalem 1979), p. 41 *sqq.* ; Ahad haAm, « Emet meEretz Yisraël », *HaMelis*, 19-30 juin 1991 et « HaYishuv veEpitroposav », un article de 1902, paru dans *Hashiloah* contre les Amants de Sion et contre le Baron.
23. Divers articles dans *Cathedra*, n° 9, 1978, et surtout la thèse de Yehoshua Kaniel, *Hemshekh uTemurah*, Jérusalem, Yad Ben-Zvi, 1982.
24. Israël Margalith, *Le baron Edmond de Rothschild et la colonisation juive en Palestine*, Paris, Librairie M. Rivière, 1957, surtout p. 159 *sqq.* ; Simon Schama, *Two Rothschilds and the land of Israël*, New York, Alfred A. Knopf, 1978, chapitres 3 et 4.
25. ACS, J 41/72 (22 juin 1883 et 21 octobre 1884). Le Baron appela toujours les autres Juifs à donner du travail à leurs « frères malheureux » : David Druck, *L'œuvre du baron E. de Rothschild*, Paris, RLJ, 1928, p. 187.
26. ACS, J 15/5969.
27. ACS, J 15/3078.
28. Elie Scheid, *haPo'alim vehalkarim haYehudim beEretz-Yisrael*, Jerusalem, s. n., 1897, reprend une conférence parisienne résumée dans *L'Univers Israélite*. ACS A 144 (Scheid à Pinelès, 19 septembre 1894).
29. ACS, J 15/6424 (22 mai 1904) et 6312 (28 juillet 1903) ainsi que le dossier 6313 (25 novembre 1904) : « Reprendre nos terres en remplaçant fermiers indigènes par *haratin*, pour pouvoir plus tard récupérer pour des métayers ou colons Israélites ».
30. ACS A 35/9.
31. ACS, II, 83 ; Shulamit Laskov, *HaBilluim*, Jérusalem, s. n., 1979, p. 93 *sqq.*, p. 183 *sqq.* ACS, J 41/72.
32. Archives AIU, Israël X B (Herzberg), ACS, arch. *Mikveh*, 41/86 ; *L'Univers Israélite*, n° 20, 1894 ; Yaacov Harozen, *Hazon haHitnahlut...*, *op. cit.*, p. 81.
33. Par exemple, le poème-fleuve de Aharon Eliezer Klinitzky, *HaHayyim haHadamim*, Varsovie, 1893, ou le roman en yiddish de Ytzhak Levinsky, *Di Kolonisten*, Varsovie, Naftali Tsaylingold, 1899. Dinah, l'héroïne de Buki Ben Yagli dans *Shirat haZamir* (1895) se réjouit d'un vêtement en laine grossière : « Sais-tu pourquoi il me paraît plus précieux que tous les biens d'Athènes, de Lyon ou de Paris ? Parce que je l'ai acheté du salaire de mon travail aux champs ». Cet archaïsme conforte la préférence des idéologues pour la culture des céréales face aux grandes vignes et aux cultures industrielles des colonies du Baron.
34. ACS, arch. JCA J 15/458, rapport de Parienté sur Israélites de Peqi'in ; JCA A 31/3 (p. 267) ; Archives AIU, Israël I C 3.
35. Shaul Katz, « "The First Furrow" : Ideology, Settlement..." », *art. cit.*, p. 90.

36. Yehoshoua Barzilay et Ahad haAm, animateurs de la société secrète *Benei Moshe*, firent beaucoup, l'un en Palestine, l'autre en Russie, pour cette régénération parallèle de l'enfant et de l'adulte, l'un par l'éducation, l'autre par le travail agricole. « Avec une somme minime, nous espérons montrer à tout notre peuple, de façon expérimentale, ce qu'est l'Amour de Sion appliqué à l'éducation hébraïque. Avec une somme plus importante certes, mais qui n'excède pas nos possibilités, nous pourrions montrer également de façon expérimentale ce qu'est cet Amour en ce qui concerne le travail de la terre », Ahad Ha'Aam, *Kol Kitvei*, Tel-Aviv-Jérusalem, Dvir-Ivrit, 1965, p. 38.

37. Israel Klausner, *Mi-kattowitz ad Basle*, Jerusalem, Ha-Sifriah Ha-Zionit, vol. II, 1965, p. 204 sqq. Le protocole français de la réunion d'avril 1894 se trouve aux archives de l'AIU, Israël I C 3. ACS, Archives Ussishkin A 24/111 a/4 (n° 355) et 5 (n° 409). Les *Benei Moshe* voulaient un traitement égalitaire des ouvriers par tirage au sort, puis se rallièrent à un choix selon la valeur (ACS, A 35/14/1 : *Sefer Zikaron Benei Moshe*, débats de 1893 et 1894). Béhar, dans Archives AIU, XXVIII E 89 : le statut est celui des *haratin*, c'est-à-dire avec paiement en nature, mais d'un quart au lieu d'un cinquième, selon le périodique *Mikhtavim meEretz-Yisrael*.

38. Ils fondèrent même des associations d'épargne pour cela : *Agudat haPo'al status* in ACS A 192/192. Des personnalités déjà installées prirent des initiatives semblables, le Dr Mazie et Meïr Dizengoff en particulier. Les colons manifestèrent souvent leur opposition jusqu'à la fin de la première *aliyah*. Voir Yaakov Harozen, *Hazon haHitnahlut...*, op. cit., p. 318-319.

39. Israel Klausner, *Mi-kattowitz ad Basle...*, op. cit., p. 212-213. Surtout l'article « HaKamut veka'khut », dans *HaMelis*, n° 56, 1893. Dizengoff (*HaAretz veka'avodah*) et Ussishkin (ACS, A 24/III/a/3 (n° 252) voulaient multiplier les incitations matérielles, car « l'expérience montre que seul l'égoïsme constitue un moyen d'agir sur l'ouvrier pour qu'il s'applique à son travail », mais ils rejoignaient Ahad Ha'Am sur la nécessité du travail juif, pour des motifs nationalistes. Ils étaient aussi membres – critiques – de *Benei Moshe*.

40. Yaakov Harozen, *Metullah*, Jerusalem, Sifriat HaYishuv, 1978.

41. ACS, A 25/19 (9 avril 1896) *Mikhtavim MeEretz Yisrael*, 1/3, ACS A 35/20. Sur les débuts difficiles de l'usine Stein, voir Shmuel Avitzur, *Cathedra*, n° 15, 1980, p. 69 sqq.

42. ACS, J 15/5421 ; J 41/53 (8 février 1894 et 4 septembre 1896).

43. *Mémoire* présenté à M. le Baron Edmond de Rothschild et à la JCA par la Délégation nommée à l'Assemblée générale extraordinaire de la Société pour l'assistance des colons et ouvriers en Syrie et en Palestine, 1901 (ACS J 15/501506). Simon Schama, *Two Rothschilds...*, op. cit., p. 101.

44. Baruch Ben Avram, « Tzemihata shel ha-Kevutzah mitokh Ma'aveihem shel Benei ha-Aliyah ha-Sheniyaah la-Avodah Atzmit », *Cathedra*, n° 18, 1981, p. 118-123. Aaron David Gordon, qui proclame la rédemption par le travail, rassemble les divers arguments : selon lui, depuis 30 ans, on aurait pu résoudre le problème du travail et du salaire, « en partie par une augmentation du travail des colons et de leur famille, en partie par une spécialisation plus grande des ouvriers, en partie par une augmentation des prix à la production, en partie par une conscience accrue du devoir des colons envers leur peuple et la renonciation à une partie de leurs privilèges. Mais l'essentiel est que tous ceux qui sont engagés dans les activités du *Yishuv* et de la renaissance nationale sachent que leur travail doit tendre vers un seul but : tous ceux qui s'installent sur cette terre doivent la travailler eux-mêmes avec leur famille, car la terre est le bien commun de toute la nation », document de 1912 dans *Kitvei Aharon David Gordon*, édition de Shmuel Hugo Bergman, Azriel Shohat, Jérusalem, 1952-1954, vol. I, p. 512.

RÉSUMÉS

La lutte pour imposer le « travail hébreu » à la place de l'exploitation de la main d'œuvre arabe bon marché constitue une des formes d'action les plus virulentes et les plus controversées en faveur d'un secteur économique juif dans la Palestine sous mandat anglais. L'écrivain Ben Yéhoudah dans son journal *Hasquafah* aborde dès 1906 avec une certaine vis polémique, cette question : la conquête du « travail hébreu » y est présentée comme un sursaut national face au laisser-aller de la première *aliyah* (1882-1904) et de ses 28 colonies, où les colons auraient découragé les ouvriers juifs en donnant la préférence au travail arabe et retardé ainsi la construction nationale. Avant d'accepter, ou bien de récuser, cette vision des choses, l'article se propose d'étudier les rapports entre Juifs et Arabes dans l'économie de la première *aliyah*, en tenant compte des colonies et du secteur urbain.

The struggle to impose "Hebrew labor" in place of the exploitation of Arab labor was one of the most virulent and controversial actions led in English-mandate Palestine. Writer Ben Yéhoudah tackled this issue from a polemical angle in 1906 in his publication *Hasquafah*: he presented the conquest of "Hebrew labor" as a national reaction to the failures of the first *Aliyah* (1882-1904), where colons in the 28 colonies were said to have dissuaded Jewish workers by giving preference to Arab labor, thus delaying national construction. Rather than supporting or dismissing this point of view, this contribution studies relations between Jews and Arabs in the economy of the first *Aliyah*, looking at the colonies and urban areas.

INDEX

Mots-clés : travail juif, Première aliyah, colonisation, Arabes

Keywords : jewish labor, First Aliyah, colonization, Arabs